

UN DIMANCHE DE CET HIVER, j'avais entrepris d'ouvrir les cartons de livres que Léo m'avait laissés en héritage. Je ne me doutais pas que ce geste allait m'entraîner dans un voyage aussi singulier. J'ignorais quels livres il avait choisi de me donner, tout comme il avait omis de me confier qu'il était malade. Léo, dont le théâtre était le métier, ne se mettait guère en scène dans la vie de tous les jours.

Il y avait six cartons sur lesquels il avait écrit mon nom, *Laure*, et, sur l'un d'entre eux, il avait ajouté, *Voilà les livres dont je me souviendrai au paradis, ils sont pour toi. C'est celui que j'avais mis de côté pour ne l'ouvrir qu'en dernier. Dans tous les autres, j'étais en terre familière, nous partagions depuis toujours, depuis le lycée, les mêmes passions littéraires, même si, depuis*

qu'il vivait avec Louise dans une ville du Sud, nos relations s'étaient beaucoup espacées. Je possédais déjà la plupart des livres qu'il me donnait, mais les siens me bouleversaient, il les avait touchés, lus et relus, parfois annotés, ils étaient un peu lui, je les tenais comme s'ils étaient vivants.

J'ai ouvert le dernier carton longtemps après les autres. Il contenait tous les textes que nous avions travaillés, déclamés, qui nous emportaient dans des nuits blanches d'où nous sortions parfois épuisés et heureux. Beckett, Camus, Brecht, étaient nos héros lorsqu'il avait fondé sa troupe au lycée. Nous les avions étudiés en cours de philosophie, nous vivions avec eux, nous en rêvions, ils tenaient toute la place. Mais tous ces livres me rappelaient aussi quelques séances orageuses quand nous étions à la traîne et qu'il se désespérait. Nous lui pardonnions cependant ses colères, sa passion nous portait.

Tout en les feuilletant, je lisais quelques passages à voix haute. Des images surgissaient, fulgurantes, j'entendais sa voix, je voyais son visage tendu comme

si sa vie et la nôtre étaient en jeu. J'ai cherché le monologue de Lucky dans *En attendant Godot*, il m'avait tant fait souffrir. Je butais sur sa musique baroque et ne trouvais pas le rythme. Léo voulait que le personnage soit incarné par une femme, mais je n'y arrivais pas. Quelque chose se brisait en moi, je m'élançais dans cette étrange mélodie comme dans un lac sombre, je m'y noyais. Il y avait eu un long silence après ma médiocre prestation et je me souvenais d'avoir quitté la salle en larmes, sous les regards compassés de mes camarades. Léo et moi n'en avions plus jamais parlé, mais cet échec avait sans doute empêché une autre histoire.

Au milieu de ces cartons, je suis restée longtemps à tenter de retrouver d'autres moments de répétitions. Je ne savais plus quel était le premier texte que j'avais travaillé, *La Peste* de Camus ? *La Noce* de Brecht ? Je me souvenais du jour où j'avais décidé de quitter la troupe, quelques années plus tard. J'expliquai à Léo que la mise en danger permanente, les lendemains improbables, m'angoissaient, je ne m'en sentais pas

le courage, ou peut-être n'en avais-je pas le talent. Nous étions restés plusieurs mois sans nous voir, puis nous étions retrouvés pour ne plus jamais nous perdre de vue. Ce lien si fort, c'était le théâtre qui l'avait créé, même si nous n'en parlions pas. J'allais à tous ses spectacles avec ferveur, regrets aussi de ne plus être dans cette aventure. L'amour avait été ces moments de partage, ces lectures, ces nuits blanches, un amour sans désir physique, alors même que ces textes nous liaient à tout jamais. Des amants singuliers. Et puis, tout au fond du carton, parmi ceux plus contemporains qu'il avait mis en scène des années après mon départ, il y avait *La Chartreuse de Parme*, dont nous n'avions jamais parlé. Il me le léguait comme si un invisible lien existait entre le roman de Stendhal et nous. Un projet peut-être, pour le paradis.

Le nom de l'édition m'était familier, Delmas. La date de parution pouvait être celle de l'exemplaire que l'on m'avait offert pour mes quatorze ans. Je me souvenais d'une longue histoire où les sentiments exacerbés, contrariés, faisaient de son héros, Fabrice, un

garçon toujours ailleurs, insaisissable. J'en étais tombée amoureuse précisément pour ces raisons, l'inaccessible amour était si fascinant à l'âge que j'avais alors.

Je suis restée avec le livre dans les mains, fouillant ma mémoire, puis j'ai lu les premières pages avec une étrange appréhension. Happée par le récit qui m'entraînait soudain dans un temps lointain, j'ai vu se dessiner la plage du dernier été chez ma grand-mère, j'entendais le souffle régulier des vagues et la voix de l'homme qui lisait pour moi, un homme qui avait presque l'âge de mon père. Il s'était approché un jour, me demandant de le laisser lire parce qu'il l'avait toujours fait pour sa fille, disparue dans un accident. Elle lui manquait, ces instants-là aussi lui manquaient. Je n'avais su comment refuser. Je l'avais à peine regardé, les chagrins d'adultes m'effrayaient, j'étais si jeune. Je lui avais tendu le livre avec un sentiment diffus de culpabilité. Il m'avait dit merci et avait commencé à lire. Chaque après-midi, j'entendais sa voix grave donner au texte une ampleur, une solennité, que les vagues emportaient au loin. Je n'osais pas

m'étendre sur le sable et fermer les yeux, mais j'en avais eu souvent le désir. Il y avait dans ces moments une étrange complicité, peut-être même aurais-je aimé m'abandonner dans ses bras, comme la petite fille que j'étais et qui n'avait jamais éprouvé une telle douceur. Je n'avais rien dit à ma grand-mère ni à mes parents. Ce fut le premier secret de ma vie.

La veille de mon départ, il m'avait apporté un livre qui avait appartenu à sa fille, en ajoutant que c'était une façon de la croire encore vivante. C'était *Le Grand Meaulnes*. Je n'avais pas osé dire que je l'avais déjà lu, je sentais confusément qu'il ne fallait pas. Il m'avait prise par les épaules, les yeux pleins de larmes, et m'avait murmuré, *Soyez heureuse et, quand vous serez plus grande, vous irez à Parme, il faut lire ce roman de Stendhal à Parme*. Je ne savais que faire de ses mots tendres, mais j'avais croisé son regard pour la première et la dernière fois.

Comment avais-je pu l'oublier au fil du temps ? Je me sentais presque coupable. J'entendais le va-et-vient des vagues, je me revoyais muette devant cet homme que je quittais avec l'innocence cruelle de mon âge.

Avais-je achevé, seule, la lecture de *La Chartreuse* cet été-là ? Sans doute, car me revenait *l'alphabet d'amour*, la prison où était enfermé Fabrice, ses folles échappées.

Je n'avais jamais raconté à Léo cet été chez ma grand-mère (le dernier, car elle était morte quelques mois après), ni ces moments passés avec l'homme qui lisait pour moi. C'était vraiment un secret, pourtant, j'aurais pu le partager avec lui. L'émotion me submergeait. C'est alors que j'ai pris la décision d'aller à Parme, pour cet homme évanoui dans ma mémoire dont le souvenir ressuscité me bouleversait. Pour Léo aussi, mon amant singulier.

Une sorte de rendez-vous.